

La noyade

Vincent Garand décembre 2000

vincent.garand@points-virgules.com
<http://www.points-virgules.com>

Chapitre 1

Marie Toisan

Comme tous les premier décembre de chaque année, Jean-Baptiste pousse la grille rouillée du cimetière de St Maur. Mécaniquement, ses pensées rejoignent celles de l'année précédente. Il se demande vainement quand les services municipaux se décideront à la changer ou tout au moins à la repeindre. Sous la poussée de ses mains encore viriles, la porte grince et semble crier sa douleur de toutes ces années d'abandon. Il se dirige vers le petit robinet disposé près du local réservé à l'usage du fossoyeur. Il laisse s'en échapper quelques gouttes qui vont s'enfouir dans la terre grasse de son pot de fleurs. Sans même qu'il y pense, ses pas le guident tout au long de l'allée centrale, ses oreilles n'entendent pas le gravier crisser sous son poids ; ses pensées sont ailleurs.

Au fil des allées, son regard croise ce qui n'est plus que le souvenir d'inconnus défunts. Des centaines de cadavres, pour la plupart certainement entièrement décomposés, entourent celui pour lequel son affection est toujours intacte, mais jamais il n'y avait prêté attention, sauf peut-être lorsqu'il se rendit ici pour la première fois. Aujourd'hui pourtant, son esprit semble prendre la mesure de toutes ces pierres tombales érigées comme autant de monuments dédiés à la mort.

Marie Toisan 1914-1980

Jean-Baptiste Toisan contemple avec plus d'admiration et d'amour que de nostalgie la sépulture de sa mère. D'un amour filial que le temps n'a pas entamé, il dépose ses fleurs aux pieds de Marie puis, en pensées, entre en communion avec elle. Il pense à sa mère avec tendresse, se souvient de son doux visage lorsqu'il était encore enfant. Sans ouvrir la bouche, il lui dit des mots qui la touchent puis se laisse aller à un terrible aveu. "Aujourd'hui maman, je vais te rejoindre. Je veux en finir avec ma vie". Il sait qu'elle n'est certainement pas heureuse d'entendre cela mais ses forces sont à présent épuisées. Jean-Baptiste s'est décidé ce matin même, le seul moment de la journée où ses pensées sont claires. Son existence, ou plutôt son ombre, l'insupporte depuis longtemps et c'est à de maintes reprises qu'il a déjà songé à se retirer de la vie, sans en avoir jamais trouvé le courage. Aujourd'hui pourtant c'est décidé : il reverra Marie avant que le jour ne finisse.

Pour la première fois depuis longtemps, il se surprend à flâner, sans but précis, profitant simplement du souffle frais que lui prodigue l'hiver, celui

qui d'ordinaire le fait tant souffrir. Il se prend même à aimer cette saison, à présent qu'il sait que ce jour est le dernier. Une heure s'est sans doute écoulée avant que Jean-Baptiste s'éloigne de la tombe, mais cela n'a plus d'importance car il n'aura pas aujourd'hui à se préoccuper de trouver de quoi se nourrir, ni même de l'endroit où il pourra passer la prochaine nuit. Avec une gaieté tout inattendue, il revient sur ses pas et il quitte le cimetière. Tout à coup et au moment où il s'apprête à l'abandonner, sa vie lui paraît plus belle. Ses soucis quotidiens se sont évaporés, y compris le pire de tous : faire la manche pour acheter sa ration de vin infect. Jean-Baptiste marche le cœur léger vers sa mort.

Marie naquit quelques jours avant que n'éclate la guerre, au mois de mai 1914. Hormis cette terrible période, de laquelle elle n'a gardé aucun souvenir, elle eut une enfance heureuse. Son père, Joseph, était un instituteur pétri des idées de la république. Son métier, qui était pour lui plus qu'une vocation, était à ses yeux l'un de ceux qui pouvaient le plus contribuer à l'enracinement de la France dans la République et la laïcité. Il n'était pourtant pas, à l'inverse de beaucoup de ses amis radicaux, anticlérical. C'était un être doux et pourtant énergique dès qu'il s'agissait de défendre ses sincères convictions. En avance sur son temps, il proposait des idées neuves qui n'étaient pas toujours bien accueillies dans les réunions politiques auxquelles il participait. Il avait ainsi activement milité pour le droit de vote des femmes dès après la fin de la Grande Guerre mais le destin ne lui offrit pas de voir son combat aboutir.

Durant toute son enfance, Marie eut cet homme exemplaire comme modèle. Son père, tout autant que cette école républicaine qu'il chérissait, lui inculqua des valeurs morales et humanistes. Il lui enseigna l'amour des hommes, le pacifisme dont la notion même n'avait pas encore été inventée, ainsi que toutes les autres valeurs que le monde, disait-il, se devait de partager. Son amour du métier fut tel qu'il le fit partager à Marie qui, dès son enfance, rêvait d'embrasser le même métier que son père. Cependant, à l'inverse de bon nombre d'enfants, Cette envie puérile et naturelle ne s'était pas évanouie mais au contraire enracinée en elle. Sa volonté et sa ténacité lui furent d'un grand secours lorsqu'elle entra à l'école normale en 1933. Elle obtint un poste dans la ville de St Maur, ce qui constitua pour elle le premier événement important de sa vie. Le second se manifesta quelques mois plus tard, lors des grandes grèves de 1936.

Chapitre 2

À la rencontre d'Antoine

Un jour du mois de mars 1936, Marie s'était rendue avec son père à une manifestation qui se déroulait dans les rues de Paris. Au contraire de certaines actions, celle-ci devait être une marche calme, sans explosions d'émotions. Plus personne ne saurait dire aujourd'hui combien de personnes se réunirent à cette occasion mais l'on peut affirmer sans craindre de se tromper que les rangs étaient serrés et que la cohorte semblait former un flot humain d'une telle intensité qu'il semblait intarissable.

Marie et son père marchaient côte à côte et, comme les autres, criaient des slogans à tue-tête, chantaient bruyamment l'Internationale et haranguaient les passants pour qu'ils viennent les rejoindre. Un homme déjà présent au début de la marche s'était peu à peu joint à eux et avait fini par se fondre totalement dans leur groupe. Ils s'étreignaient tous trois fraternellement et croyaient sincèrement que leurs cris et leurs chants triompheraient du grand capital.

À l'issue de la manifestation et lorsque tout le monde se séparait, ils se retrouvèrent tous les trois dans un modeste café. Là, ils discutèrent de la manifestation puis plus généralement de toutes les grèves qui commençaient de sévir dans tout le pays. On convint que cette agitation grandissante alarmait le gouvernement au point de lui faire presque peur, lors même que celui-ci était censé être du côté des ouvriers et plus généralement du peuple. Mais on était encore plus satisfait de constater que ceux qui prenaient le plus au sérieux tous ces événements étaient les gros bourgeois, les maîtres du capital.

Ensuite seulement, on s'aperçut que les présentations n'avaient pas été faites. Joseph dévoila le premier son identité ainsi que sa profession puis sans qu'elle pût le faire elle-même, il présenta sa fille. Enfin seulement, l'inconnu se nomma. Antoine Toisan fit même plus en livrant l'histoire de sa vie à ces inconnus. Ses parents étaient mineurs de fond lorsqu'il naquit dans les corons du nord en 1910. Son père fut tué dès 1915 lors de la Grande Guerre. Sa mère reçut une pension fort misérable, car la vie d'un mineur était négligeable, et dut continuer de travailler pour faire vivre sa famille. Antoine était l'aîné des trois enfants. Au début des années vingt, sa mère tomba gravement malade. D'abord très fatiguée, elle perdit en deux semaines l'usage de ses jambes. Contrainte de rester chez elle, elle ne gagnait plus d'argent et Antoine n'eut d'autre choix que de descendre dans la mine à la place de sa mère alors qu'il n'avait pas douze ans. Il assumait cette tâche avec courage, dignité mais aussi avec fatalisme et devint pleinement le chef de famille lorsque sa mère

mourut deux ans plus tard. Conscient de ses responsabilités, Antoine fit tout pour assurer sinon le bonheur, du moins la subsistance de son frère et de sa soeur, jusqu'à ce qu'ils fussent eux-mêmes en âge de subvenir à leur propre existence.

Vers 1930 il se trouva libéré de sa charge de famille et changea de métier. Il fut embauché dans une compagnie de chemins de fer qui lui offrit d'apprendre le métier de mécanicien. Antoine souhaitait, sinon progresser dans l'échelle sociale, du moins conquérir une position qui lui permettrait au moins de vivre décemment de son travail. Ses rêves n'étaient pas très grands et ses ambitions limitées. Il aspirait simplement à la dignité d'homme à laquelle chacun avait droit. Ce poste lui semblait être une progression sociale immense. Le métier qu'il se préparait à embrasser était bien moins pénible que tout ce qu'il avait connu jusqu'alors. Il donna beaucoup de son énergie pour devenir un bon mécanicien et il y parvint. Sa vie était meilleure qu'elle ne l'avait été et il s'en trouvait heureux. Pourtant ce n'était pas le rêve que pouvait espérer un ouvrier. Antoine, qui à cette époque n'était âgé que d'une vingtaine d'années, pouvait constater à quel point le métier demeurait pénible. Certains de ses camarades âgés d'à peine quarante-cinq ans lui semblaient être des vieillards. Leurs gestes étaient lourds et lents, leurs esprits semblaient embrumés. Leurs corps tout entiers étaient usés, flétris et n'obéissaient qu'à grand-peine. Antoine connaissait la cause de ce qu'il constatait. Les ouvriers étaient soumis à des travaux pénibles ainsi qu'à de rudes horaires qui venaient à bout des plus fortes constitutions.

"Nous travaillons douze heures par jour, six jours sur sept", répétait-il à Joseph et sa fille qui bien que l'ayant déjà lu et entendu, se trouvaient pour la première fois face à un ouvrier dont c'était le quotidien. Ils mesurèrent alors mieux que jamais à quel point ils vivaient dans un univers incroyablement plus humain. Leur rythme de travail ne pouvait absolument pas être comparé avec celui du monde ouvrier. De cela ils avaient pleinement conscience. Ils goûtaient avec raison le privilège de leur situation et espéraient avec passion que celle du prolétariat allait s'améliorer.

Lorsqu'il eut fini de leur raconter sa vie, ils se mirent à dissenter de la condition ouvrière en général et de la vie d'Antoine en particulier. Il décrivit avec précision ce qu'était son métier, détailla la pénibilité de ses conditions de travail qui étaient pourtant avantageuses en regard de celles de l'industrie minière qu'il avait bien connue. Finalement, il se livra sincèrement et entièrement à ces inconnus qui ne semblaient pas se lasser de l'écouter. Marie, qui était très jeune encore, écoutait cela comme s'il s'agissait

de contes narrés à des enfants. Tout ce qu'il disait l'impressionnait, la surprenait et forçait son admiration. Sans qu'elle le sache encore, elle tomba amoureuse de cet ouvrier.

Cette histoire, Jean-Baptiste l'avait apprise de la bouche même de sa mère lorsque, ainsi que tout enfant, il lui avait demandé comment elle et son père s'étaient connus. Cela ne correspondait plus pour lui qu'à quelques souvenirs à demi oubliés mais surtout attachés à un passé irrémédiablement révolu. Jamais il n'avait songé que pour sa mère, ces années furent les plus belles, les plus agréables qu'elle avait vécues et ce, en dépit des événements que le monde faisait gronder autour de sa jeunesse. Jean-Baptiste avait du mal à s'imaginer l'homme qu'avait été son père avant sa naissance. Ses premiers souvenirs de lui remontent à la fin de la guerre, lorsqu'il avait sept ou huit ans. Le destin avait voulu qu'il naquît, comme sa mère, à l'aube de la guerre. Celle-ci éclata lorsqu'il n'était encore qu'un bébé. Quelques mois plus tard, son père partit combattre et fut fait prisonnier dix semaines plus tard. Depuis ce moment et jusqu'à la fin de l'année 1945 il ne revit plus son fils ni sa femme. De cette captivité, il garda d'irrémédiables séquelles.

Les crimes, les combats, la misère et l'indignité qu'il avait eu à voir ou à subir lui firent perdre la foi qu'il avait en l'humanité. Lorsqu'il se retrouva parmi les siens, ce n'était plus lui. Il avait survécu à la guerre mais l'homme qu'il était avait vécu, laissant place à un pâle artefact. Son corps même avait perdu toute sa virilité d'antan. Usée par de continuelles privations ainsi que deux pneumonies laissées sans soins, sa santé était devenue chancelante. Après la guerre, Antoine ne reprit jamais le travail. Le gouvernement lui avait octroyé une pension d'invalidité qui ne lui permettait même pas de subsister. Fort heureusement, Marie disposait de son traitement d'institutrice.

De ces années, Jean-Baptiste avait conservé en souvenir le retour de son père à la maison, quelques promenades faites le dimanche autour d'un lac, qui étaient censées améliorer l'état de santé de son père. Il se souvenait aussi de la fête de l'école qui avait lieu à la fin de l'année scolaire. Il s'y rendait avec ses parents et son père se montrait toujours d'une rare générosité pour lui permettre de goûter à toutes les attractions disponibles. De souvenirs heureux, il ne parvenait vraiment à se remémorer que ceux-ci. Ses yeux d'enfants, à l'époque, ne lui permettaient pas d'entrevoir la réalité car le quotidien était alors beaucoup moins heureux - il le sut plus tard - que les images que lui renvoyaient sa mémoire.

Durant les trois années qui précédèrent 1939, Antoine et Marie apprirent à se

connaître puis à s'aimer. Leur amour était né d'une manifestation pour une cause juste et commune. Une sensation d'admiration réciproque fut le premier fruit de leur rencontre. Marie se sentait impressionnée par cet homme courageux qui savait faire face à des situations pénibles et précaires. Sa capacité d'abnégation la ravissait et lui en imposait. Antoine au contraire était émerveillé de la douceur que Marie lui témoignait. Il ne se lassait pas non plus de la trouver intelligente et cultivée, contrairement à lui qui se trouvait ignare. L'école lui avait fait défaut, il regrettait chaque jour, surtout au contact de Marie, de n'être pas plus cultivé. Il savait tout juste lire et écrire, ce qui était déjà important à ses yeux. La passion les enflamma bientôt l'un et l'autre et ils tombèrent éperdument amoureux. Nul doute que leur vie allait être belle et heureuse. Marie allait leur donner de beaux enfants qu'ils auraient les moyens d'élever et d'éduquer convenablement. La condition ouvrière ne cessait de s'améliorer et il n'y avait pas à douter que le machinisme moderne libérerait bientôt l'Homme des tâches les plus ingrates et les plus pénibles.

Ils étaient tous les deux nés sous une bonne étoile, c'était sûr. Le monde s'offrait à eux, ils n'avaient plus qu'à le croquer à pleines dents. En 1938, leur bonheur se concrétisa lorsque Marie mit au monde leur premier fils, Jean-Baptiste, qui serait l'aîné d'une famille qui allait être, à n'en pas douter, nombreuse. Dès sa venue au monde, cet enfant fut aimé et choyé à l'excès. Ses parents se montraient pour lui pleins d'attention, de douceur et de gentillesse. Antoine suivait scrupuleusement tous les progrès accomplis par son fils. Il ne s'en trouvait pourtant pas moins aimant et prévenant envers Marie.

Le bonheur de cette famille aux modestes origines semblait ne pas pouvoir être ébranlé. Pourtant, le monde allait s'attacher à le défaire sans qu'ils n'y puissent rien faire. D'autres hommes traçaient de profonds sillons, bientôt abreuvés de sang. Rien, et surtout pas cette insignifiante famille, n'y résisterait. Lucides et très informés de ce qui se passait autour d'eux, Antoine et Marie se doutaient que l'inéluctable se produirait. La joie provoquée par la naissance de leur fils fut tempérée par les lourdes craintes qui pesaient sur l'avenir.

Leurs peurs, malheureusement justifiées, se concrétisèrent bientôt. La guerre se déclara, non d'elle-même comme une mauvaise maladie, mais de plein gré, par des hommes inconscients du mal qu'ils allaient faire au monde entier. Antoine ne fut pas tout de suite mobilisé car le transport ferroviaire était d'une grande importance pour l'armée française. Les trains devaient

continuer de circuler, et en particulier ceux qui assuraient le transport des troupes, des armes, de l'intendance militaire. La vie d'Antoine et de Marie continuait donc sans trop de changements, jusqu'à la fin de l'année.

Cependant, les soldats de l'Axe exterminaient ceux de l'Alliance plus sûrement que la peste elle-même. Les pertes, toujours plus nombreuses, contraignirent la France à sacrifier ses fils les uns après les autres. Antoine reçut un ordre de mobilisation dans les derniers jours de 1940. Il se sépara douloureusement de sa femme et de son fils et partit, pour jamais.

Après la guerre, l'Europe vacillait sur un gigantesque tas de cadavres mais Antoine avait eu la chance de ne pas périr. Quelles que fussent ses séquelles, cela constituait déjà un bonheur incomparable que d'être encore en vie. Il retrouva ainsi sa femme mais aussi son fils, qui avait grandi sans lui. Les retrouvailles furent des plus joyeuses même si le temps qui avait passé les avait rendus presque étrangers. Marie, qui était toujours confiante dans l'avenir, voulut voir dans ce retour une seconde chance que la vie leur offrait, comme pour se faire pardonner du mal qu'elle leur avait infligé.

Ils habitaient à présent dans la maison où Marie avait jadis grandi. Celle-ci n'en fut pas déconcertée car elle y avait vécu depuis toujours, hormis les trois années passées avec Antoine avant-guerre. Cette maison que Joseph leur légua à sa mort leur offrit la chance précieuse de ne pas avoir à payer de loyer mais aussi leur épargna de chercher une maison pour eux seuls car l'habitat était devenu un bien inestimable tant il était devenu rare. Depuis leur séparation, Marie n'avait pas quitté son poste d'institutrice. Leur fils, qui avait grandi, allait à présent étudier dans la même école primaire que celle où Marie enseignait. Leur maison était agréablement située dans un quartier populaire et tranquille. Le vaste jardin, transformé en potager avait permis d'améliorer l'ordinaire pendant toute la durée de la guerre.

Durant les premières semaines, Antoine parut s'habituer facilement à sa nouvelle situation. Ses conditions d'existence auprès de sa femme et de son fils étaient incroyablement plus confortables que celles qu'il avait eu à subir entre les mains de ses geôliers. Il éprouva aussi une joie toute nouvelle, celle de vivre chaque jour auprès de ceux qu'il aimait. Le bonheur de Marie était immense. Elle avait attendu ce moment des années durant, certaine qu'il arriverait. Et voilà qu'elle avait raison, Elle n'avait pas espéré en vain, l'homme dont elle avait tant parlé à son fils n'était pas un fantôme mais existait bel et bien. Jean-Baptiste avait enfin un père, un visage à reconnaître et à aimer. Cette fois-ci, le bonheur avait choisi son camp et Marie tenait pour

sûres les années heureuses qui s'annonçaient.

Plusieurs mois passèrent ainsi et tous trois s'étaient installés dans cette nouvelle existence qui, espérait-on, effacerait les mauvais souvenirs du passé. Tout y concordait, nonobstant la santé d'Antoine qui tardait à s'améliorer. Ses premiers mois de convalescence ne lui furent moralement pas trop pénibles car ses capacités physiques étaient au plus bas, son sort ne pouvait que s'améliorer. Mais à présent, les semaines lui semblaient de plus en plus longues et il espérait ardemment recouvrer une pleine santé au plus vite.

Chapitre 3 **Retrouvailles avec Romain**

Plus de deux années s'étaient écoulées depuis son retour, Jean-Baptiste allait fêter ses dix ans, et Antoine n'était toujours pas en pleine santé. Son état s'était certes amélioré. Il avait repris du poids, ses muscles s'étaient raffermis et ses nuits étaient moins peuplées de cauchemars. Cependant, il éprouvait une grande fatigue dès lors qu'il entreprenait un effort prolongé. Bien qu'il se fut un temps accommodé de cette situation, son infirmité, car c'est ainsi qu'il la ressentait, lui pesait de plus en plus. Marie pourtant était des plus douces et des plus compréhensives. Jamais le moindre reproche ne sortait de sa bouche. Au contraire même, elle ne lui prodiguait que réconfort et encouragements. Antoine le ressentait d'ailleurs et son courroux n'était pas dirigé contre elle, ni contre quelqu'un en particulier. Il s'acharnait plutôt contre le destin, les circonstances qui avaient fait de lui cet homme dans lequel il ne se reconnaissait pas.

Ses volontés, son courage, n'étaient plus relayés par son corps qui désormais ne lui était plus aussi dévoué que par le passé. Son ressentiment grandissait sourdement et bien qu'il s'en défendit, son humeur commençait de changer. De plus en plus souvent, son tempérament était maussade. Antoine finissait par ne plus supporter de se retrouver seul toute la journée, attendant que Marie et Jean-Baptiste rentrent de l'école. Il lui semblait que chaque jour fut identique au précédent : Marie s'occupait de leur fils puis préparait le petit déjeuner. Lorsqu'ils avaient fini de manger, elle faisait la vaisselle, s'habillait puis rassemblait ses affaires ainsi que celles de son fils avant de partir pour l'école. Commençait alors la longue attente de la journée. Antoine lisait, regardait la rue de sa fenêtre, sortait parfois aussi pour marcher un peu. Dans l'après-midi, pris d'ennui, il se laissait emporter par le sommeil pour passer une heure hors de sa conscience. Sa joie principale, il la trouvait lorsqu'il regardait le réveil après sa sieste et qu'il avait beaucoup dormi. Il se

réjouissait d'avoir gagné ce temps à ne pas attendre sa femme et son enfant. Enfin venait le soir. A sa demande, Marie racontait sa journée de classe, les leçons qu'elle donnait, les petits événements qui s'étaient produits. La douceur et le dévouement de Marie le touchaient mais cela ne suffisait pas à son bonheur. Il souffrait de son inutilité, de son sentiment d'être une charge.

Les jours et les semaines pourtant, continuaient de passer ainsi sans changement aucun. Une chose en fait était nouvelle. Antoine, qui supportait toujours plus difficilement sa solitude diurne, sortait de plus en plus souvent. Il se promenait invariablement dans les mêmes rues, croisant toujours les mêmes personnes aux mêmes heures et le plus souvent ne leur adressait jamais la parole. Pourtant ces sorties lui faisaient visiblement du bien. Au foyer, sa bonne humeur retrouvée fut remarquée et appréciée de tous.

Puisqu'il avait pris à présent l'habitude de sortir, Marie lui demandait parfois de faire quelques courses pour le repas, ce dont il s'acquittait avec d'autant plus de joie que cela lui donnait l'occasion d'être utile à quelque chose. Le seul événement notable de cette nouvelle tâche qui lui incombait fut qu'il lui fallait emprunter un autre chemin que celui qui constituait son parcours habituel. Un jour pourtant, cet insignifiant détail lui offrit l'occasion d'une rencontre qui le combla de joie. Son itinéraire alternatif lui imposait de passer devant un café qui n'avait jamais retenu son attention. L'ayant déjà dépassé depuis plusieurs mètres, la porte s'en ouvrit et une voix l'interpella promptement : " Antoine ! C'est toi, Antoine ? " La voix qui l'appelait ne lui semblait pas étrangère, pourtant il ne parvenait pas à la reconnaître. Antoine interrompit sa marche, et se retourna pour voir le visage de celui (la voix était masculine) qui l'avait ainsi hélé. Lorsqu'il vit de qui il s'agissait, son visage s'illumina.

- Romain ! S'exclama-t-il. En un éclair, une foule de questions lui vinrent à la bouche au point qu'il ne savait pas par laquelle commencer.
- Que fais-tu ici ? lui lança-t-il finalement.
- Tu es pressé ?
- Non, j'ai juste quelques achats à faire pour le dîner.
- Viens prendre un verre avec moi, nous allons parler.

Les occasions de parler, surtout avec un ancien ami, étaient trop rares pour qu'il envisage seulement de refuser. Ils entrèrent donc dans le café et s'installèrent à une table. Romain commanda deux ballons de rouge et lui raconta ce qu'il était devenu.

Antoine et Romain étaient devenus amis lorsqu'Antoine arriva aux chemins de fer. Il était alors complètement novice et Romain s'était d'emblée montré très chaleureux avec lui. Antoine lui en fut très reconnaissant et ils sympathisèrent très vite. Ils travaillaient tous deux dans le même atelier et Romain était un mécanicien très expérimenté à qui l'on n'hésitait pas à demander conseil. Une amitié sincère était née entre eux mais elle devait bientôt être brisée par la guerre.

Romain lui raconta comment il partit lui aussi au combat quelques jours seulement après lui. D'une certaine façon, Romain avait eu plus de chance que son ami. Lorsque la France accepta l'armistice, son régiment n'était pas hors de combat et il ne fut pas fait prisonnier. Il fut simplement démobilisé et retourna même aux ateliers pour reprendre son travail. Il bénéficiait simplement de conditions de travail un peu assouplies en raison d'une mauvaise blessure survenue lors d'une attaque aérienne. Il obtint ensuite sa retraite anticipée deux ans après la fin de la guerre. Il était donc, depuis quelques mois à peine maître de son temps.

Le temps passait sans qu'ils s'en aperçoivent tant ils avaient de choses à se raconter. Pourtant vers la fin de l'après-midi Antoine jeta un coup d'oeil sur la pendule du café et se décida à partir.

- Reviens demain, lança Romain, nous continuerons à parler.

Lorsque Marie et Jean-Baptiste arrivèrent de l'école, Antoine était là pour les accueillir d'un air joyeux. Marie le remarqua immédiatement et lui demanda la raison de cette bonne humeur. Il raconta donc à sa femme et son fils comment il avait retrouvé un ancien ami. Marie se souvenait distinctement de cet homme et fut très heureuse qu'Antoine l'ait retrouvé. Quelle meilleure compagnie en effet qu'un ami sincère ? Elle lui proposa de l'inviter à dîner, lorsqu'ils auraient de nouveau fait connaissance.

Au fil des jours, Antoine et Romain prirent l'habitude de se rencontrer dans le même bar que celui où ils s'étaient miraculeusement retrouvés. Les deux amis qu'ils avaient été le redevenaient et chacun éprouvait une joie sincère à chacune de leurs retrouvailles. Un rituel commença de s'établir. Ils se donnaient rendez-vous chaque jour à quatorze heures, après le déjeuner. Dans le même temps, ce qui n'était qu'occasionnel se mua en habitude : leurs rencontres se ponctuaient de ballons de rouge qui leur permettaient de trinquer à l'amitié. Leur consommation de vin restait pourtant chaque fois très raisonnable. Ils restaient parfois une après-midi entière en n'ayant bu que deux verres.

Alors que les grandes vacances s'installaient au coeur de l'été, Marie proposa d'inviter Romain à dîner. Celui-ci fut ravi de l'invitation et accepta avec joie. Marie sut pour l'occasion préparer des mets qui sortaient de la quotidienneté. Elle prit soin aussi de mettre sur la table une bouteille de vin d'un bon crû et, suprême raffinement, elle acheta même une bouteille de champagne. Marie avait elle aussi apprécié Romain dans le passé et c'était un plaisir pour elle que d'organiser ce repas de fête. Lorsque le précieux invité arriva, Antoine se chargea de faire les présentations. Romain reconnut tout de suite Marie. Il la complimenta sur sa beauté, lui assurant qu'elle n'avait pas changé depuis toutes ces années. On lui présenta ensuite Jean-Baptiste. Romain le serra dans ses bras et l'embrassa comme s'il se fût agi de son fils. Après cela, il sortit un paquet du sac qu'il tenait dans la main et le lui tendit.

- C'est pour moi ? Lui demanda Jean-Baptiste, peu accoutumé à recevoir des cadeaux.

- Oui. Ouvre-le.

Jean-Baptiste ouvrit son paquet avec soin et dénoua consciencieusement la ficelle puis déplia le papier en prenant garde de ne pas le déchirer. Il dévoila alors une large boîte de crayons de couleur.

- Merci, dit-il simplement, visiblement heureux de ce présent.

Marie entraîna ensuite les deux compères vers la salle à manger puis proposa d'ouvrir la bouteille de champagne. Tous trois trinquèrent à ces retrouvailles inattendues mais heureuses. Bien qu'elle en connut déjà tous les détails, Romain ne put s'empêcher d'en décrire les circonstances à Marie.

Vingt et une heures avaient sonné lorsque Marie servit le souper. Ce soir-là Jean-Baptiste put, de façon dérogatoire, dîner avec les adultes et veiller plus tard qu'à l'accoutumée car il y avait congés. L'atmosphère qui régnait durant le repas fut des plus joyeuses et des plus fraternelles en dépit de la tristesse de certains sujets de conversation abordés comme la guerre, ou la captivité de Antoine.

Mais on se remémora aussi et surtout les débuts d'Antoine aux chemins de fer, la façon dont Romain lui avait appris le métier, les luttes syndicales et les grèves. Ainsi qu'ils le faisaient dans " leur " bar, Antoine et Romain trinquaient joyeusement à l'évocation de ces souvenirs. Marie s'était jointe à eux et n'était pas la dernière non plus à lever son verre. Jean-Baptiste, lui, avait conservé toute sa sobriété inhérente à sa condition d'enfant et assistait, ravi, à ce joyeux spectacle. Après que deux bouteilles de vin et celle de

champagne furent entièrement consommées, tous trois profitaient gaiement de l'ivresse que leur avait procuré ces boissons alcoolisées.

Lorsque minuit sonna, le dîner était terminé, Romain était, ainsi que ses hôtes, fort las et on lui proposa de rester dormir à la maison, ce qu'il ne refusa pas. Marie appréciait Romain à qui elle trouvait de grandes qualités d'homme. Mais cela n'était rien par rapport à l'affection que pouvait lui porter Antoine. Elle avait déjà remarqué combien celui-ci tenait à son nouvel ami et elle pensait, avec justesse, en connaître les raisons. Cela tenait au fait que Romain incarnait pour son mari sa vie d'avant. Celle où il était encore un jeune homme solide et heureux. Il incarnait aussi cette époque où la paix régnait encore. Il était son seul lien avec le monde d'hier. Elle connaissait ses motivations profondes et bien qu'elle sut parfaitement que ce n'était pas une bonne chose pour lui de vivre reclus dans son passé, elle ne se sentait ni le droit ni le courage de lui interdire, pas même celui de lui déconseiller, de continuer à le voir.

Chapitre 4

Deux semaines de vacances

Leurs rencontres quotidiennes pourtant allaient devoir être interrompues l'espace de quelques jours. Marie avait pu saisir l'opportunité de deux semaines de congés au bord de la mer. L'une de ses collègues possédait une maison dans la Charente-Maritime et lui avait proposé de venir passer des vacances chez elle.

Marie s'était éprise d'amitié pour Jeanne, quelques mois plus tôt. Jeanne était une belle jeune femme d'une trentaine d'années à qui le sort n'avait rien épargné. La dernière guerre lui avait pris les personnes qu'elle aimait. Son mari d'abord, qui fut enrôlé, comme tant d'autres dans cette inutile boucherie. Elle apprit un jour par une simple lettre de condoléances que celui-ci avait péri. Aucun détail sur les circonstances exactes de sa mort ne lui avait été donné. On lui assurait seulement qu'il s'était conduit en héros et que la patrie lui était reconnaissante. Les formules, dit-elle plus tard à Marie, avaient assurément mûri dans un cerveau militaire, car seuls ces gens-là pouvaient penser qu'elles pourraient offrir un certain réconfort à ceux qui les liraient.

Quelques mois plus tard, alors qu'elle commençait à se remettre de son deuil, elle apprit que ses parents avaient été fusillés. Un attentat avait été commis contre une voiture militaire allemande, tuant ses trois occupants. L'armée

d'occupation effectua une rafle sur un marché en guise de représailles et fusilla les vingt personnes qui avaient été capturées, dont les parents de Jeanne. Ces " contre-mesures " étaient prises pour dissuader la résistance de s'en prendre à l'occupant mais aussi pour la rendre impopulaire auprès des habitants. Ses parents morts, Jeanne hérita de leur maison située tout près de Royan où elle prit l'habitude de se rendre durant les deux mois et demi que duraient les grandes vacances.

Jeanne alla à accueillir ses invités à la gare de Royan où ils étaient arrivés par le train du matin. il était plus de trois heures de l'après-midi lorsqu'ils descendirent sous un lourd soleil d'été. Les retrouvailles pour Jeanne et Marie, les présentations pour Antoine et Jean-Baptiste furent rapidement faites. L'enfant avait sauté au cou de Jeanne car Marie avait expliqué que c'était grâce à elle s'ils pouvaient partir en vacances au bord de mer.

On monta ensuite dans la voiture de Jeanne, une traction, qui avait autrefois appartenu à ses défunts parents. Une dizaine de minutes avaient suffi pour parcourir les quelques kilomètres qui séparaient la gare de la maison. Jeanne installa ensuite ses invités dans deux chambres qui donnaient chacune sur la mer. La vue de l'océan remplissait Jean-Baptiste de ravissement et il n'y avait nul doute qu'il attendait le contact de cette eau avec la plus grande impatience. Jeanne avait su mettre ses invités à l'aise en leur disant qu'ils devaient se sentir chez eux durant les deux prochaines semaines. Marie s'appropriait facilement les lieux, à la différence de son mari qui restait plus renfrogné. Les jours passèrent lentement ; il semblait qu'il restait autant de jours de vacances avant qu'après ce séjour, tant ces deux mois et demi paraissaient longs. Jean-Baptiste ne souhaitait que de pouvoir passer tout son temps à la plage. Il fut en ce sens gâté car il pouvait y passer plusieurs heures quotidiennement.

La durée des bains de mer et des bains de soleil était seulement limitée par l'état de santé d'Antoine qui ne pouvait rester des heures durant en plein soleil. Vers la fin de la première semaine, Jeanne proposa de se rendre à Royan en fin de journée pour leur faire visiter un peu la ville d'abord, pour faire quelques courses ensuite. Les quelques jours qu'ils avaient passés dans cette maison en bord de mer, loin de toute ville et presque en autarcie, leur avaient déjà fait oublier le tumulte qui régnait dans les rues, même si chacun semblait ne plus se souvenir qu'une telle agitation fût possible. Ce constat les ramenait à la quotidienneté de leur existence. Antoine se rappela de Romain, à qui il n'avait pas songé une fois depuis son arrivée, lorsqu'ils passèrent devant une terrasse de café. Il sentit alors une irrésistible envie de le voir, de

lui parler, au point qu'une sorte de tristesse s'empara de lui.

Au même moment, Jeanne et Marie proposèrent de faire quelques achats dans diverses boutiques. Antoine saisit l'occasion pour dire sa préférence à rester dehors, à une terrasse plutôt que de s'enfermer dans un commerce. On convint alors qu'Antoine resterait à la terrasse de ce café qui semblait lui ouvrir les bras et qu'elles passeraient le chercher un peu plus tard. Antoine les regarda s'éloigner, leurs silhouettes étaient gracieuses mais elles disparurent bien vite au coin d'une rue. Pour sa part, il était déjà assis et attendait patiemment que l'on vienne prendre sa commande. Il demanda machinalement le même vin que celui qu'il partageait avec son ami. Très vite le serveur revint et lui apporta sa commande. Cette parenthèse dans ces vacances lui semblait être des retrouvailles avec Romain. Il n'était pas là mais son image pouvait presque luire dans le fond des yeux d'Antoine. Lorsque celui-ci porta son verre sur ses lèvres et que le savoureux liquide rouge envahit sa bouche, il eut l'impression de n'avoir jamais connu un pareil plaisir.

Son esprit continuait de glisser nonchalamment sur ses souvenirs tandis qu'il se laissait peu à peu emporter par la torpeur de l'été ainsi que par la très légère ivresse que lui procurait le vin. Romain, ainsi que leur passé commun, envahissait ses pensées, son coeur se prenait de nostalgie et d'espoir mêlés. Il regrettait ce temps passé, à présent révolu, mais il fondait de nouveaux espoirs ; il avait retrouvé Romain. Ils avaient encore tellement à parler. Ces évocations l'absorbaient tant que ce fut à peine s'il remarqua le retour de Jeanne et Marie. Il fut même surpris de voir qu'il avait pris trois consommations en payant sa note, ne se rappelant plus avoir commandé. Antoine n'était pas ivre mais ce moment passé en compagnie de ses souvenirs l'avait mis dans une humeur très joviale.

Antoine trouva encore une ou deux fois l'occasion de passer un moment comparable à celui qu'il avait vécu dans ce café. Il éprouva les mêmes sensations, les mêmes plaisirs et les mêmes espoirs que les fois précédentes. Jeanne les avait fort bien reçus durant ces deux semaines. Elle et Marie avaient appris à mieux se connaître. De solides liens d'amitié se tisseraient bientôt entre elles, tant elles s'étaient appréciées. Antoine remercia poliment mais au fond de lui, l'impatience brûlait. Il lui tardait de retrouver Romain. Jean-Baptiste fut le plus triste des trois. Ce séjour fut pour lui inoubliable. Il avait pu se baigner, jouer dans le sable, ramasser des coquillages. Il n'en fallait pas plus un enfant de son âge pour accéder au bonheur.

Chapitre 5

Une mort tragique

De retour à St Maur, le rythme de vie ne fut plus le même que celui auquel ils avaient commencé de s'habituer. Les matinées commençaient par un petit déjeuner familial suivi de quelques menues tâches dont la toilette et le lit constituaient l'essentiel. Elles se poursuivaient ensuite par des distractions communes, le plus souvent il est vrai, de simples promenades. Marie préparait enfin le déjeuner qu'ils prenaient tous trois à douze heures précises. Antoine avait repris l'habitude de retrouver Romain à quatorze heures tandis que Marie restait avec son fils afin qu'ils travaillent en vue de la rentrée qui déjà s'annonçait.

Les premières retrouvailles furent des plus chaleureuses. L'indéfectible amitié qui semblait les avoir liés des années plutôt reprenait ses droits, comme si elle fut à elle seule capable de tirer un trait sur les très sombres années qui les avaient éloignés l'un de l'autre. Au fil des jours, leurs rendez-vous devenaient plus qu'une habitude, un véritable rituel. Ils se retrouvaient invariablement dans ce même café où ils s'étaient retrouvés. Ce lieu était à leurs yeux sinon sacré du moins magique. L'habitude aidant, ils s'asseyaient de surcroît toujours à la même table et bien sûr commandaient toujours le même vin. Au bout de quelque temps même, le serveur préparait leur première consommation de sorte qu'il leur apportait immédiatement après qu'ils se fussent assis à leur table. Que pouvaient-ils se raconter durant toutes ces heures passées ensemble ? Souvent les mêmes choses en somme. Hormis les menus événements qui survenaient çà et là dans leur vie, ils finissaient par ressasser toujours les mêmes histoires, datant toutes de la période avant-guerre.

L'évocation sans cesse renouvelée de ce passé qu'ils finirent tous deux par idéaliser, semblait leur procurer toujours le même plaisir et le même réconfort. Il fallait aussi considérer que le vin qu'ils consommaient pendant ces moments y jouait une bonne part. Force est de reconnaître, pourtant, que même si le nombre de leurs consommations journalières - qui s'établissait à présent autour de six verres - avait considérablement augmenté depuis leurs retrouvailles, la durée de leurs discussions était restée identique et même l'alcool qu'ils ingurgitaient ne semblait pas produire plus d'effet qu'auparavant. Antoine et Romain ne considéraient d'ailleurs nullement que le but de leurs rencontres quotidiennes fût de boire. Le vin n'était pour eux qu'un ingrédient de leur plaisir et de leur bien-être mais ce n'était pas le plus important.

Cependant, au long cours, leurs esprits finissaient par associer le plaisir de se retrouver avec celui de porter le verre de l'amitié à leurs lèvres. De loin en loin mais sans que jamais il ne se l'avouassent, leurs corps avaient fini par avoir besoin de ces rencontres autant que leurs âmes. Plusieurs mois avaient encore passé et même si leur consommation augmentera encore un peu, elle semblait s'être définitivement stabilisée.

Cette habitude, qui à présent pouvait être considérée comme fâcheuse, n'avait pourtant pas déstabilisé la vie quotidienne de Marie et Jean-Baptiste. Au contraire même, cela semblait lui avoir confié un certain équilibre. Pour eux, Antoine avait une activité régulière, un peu comme s'il se rendait au travail. Bien sûr, cela ne rapportait pas d'argent mais Antoine percevait sa pension et le prix d'un verre de vin était assez dérisoire. Marie ne trouvait rien à redire au mode d'existence de son mari car elle le voyait ainsi heureux. Elle n'était d'ailleurs pas inquiète de sa santé, car même institutrice, elle n'était pas bien informée des méfaits de l'alcoolisme. Enfin elle ne l'avait jamais vu rentrer ivre.

Nulle raison donc ne semblait pouvoir interrompre ces rencontres toujours quotidiennes. Personne, ni les buveurs, ni leur entourage, ne se rendait compte qu'ils sombraient lentement dans l'alcoolisme. De nombreux mois passèrent donc encore de la sorte sans qu'Antoine ni Romain ne réalisent ce qui se passait autour d'eux, sans même s'apercevoir que les années passaient. Le calendrier pourtant attaquait la deuxième moitié du siècle et affichait déjà 1950.

Le mois de mai approchait et Jean-Baptiste allait bientôt fêter ses douze ans. Antoine s'était rendu comme chaque jour à son rendez-vous. Il était le premier, le serveur avait, comme à l'accoutumée, apporté deux verres de vin. Romain était en retard. Quatorze heures quinze s'affichaient sur la montre d'Antoine et il demeurait seul. Pensant qu'il allait bientôt arriver, il but tranquillement son verre de vin. Pourtant, l'attente se prolongeait. Il était bientôt quinze heures et Romain n'avait toujours pas paru. Antoine finit par s'en aller, pas trop inquiet car il était déjà arrivé que Romain ne vienne pas, à l'occasion d'une mauvaise grippe par exemple. Il fut un peu déçu mais déjà il pensait au lendemain et sa bonne humeur revint.

Pourtant, le jour suivant, ainsi que le jour d'après, Romain demeurait absent. Cela finit par inquiéter Antoine qui décida d'aller lui rendre visite chez lui. Ils n'habitaient tous deux qu'à quelques kilomètres l'un de l'autre mais il était

assez rare qu'ils se voient chez l'un ou l'autre. Après avoir marché plus de quarante minutes, Antoine parvint enfin au domicile de Romain. Il s'agissait d'un petit appartement dans un ancien immeuble. Antoine gravit les quelques marches qui séparaient le rez-de-chaussée du premier étage. Il frappa à la porte mais Romain ne répondit pas. Il frappa encore sans plus de succès. Il se mit alors à écouter, espérant entendre quelque signe de présence mais le silence était complet. Il frappa une dernière fois, sans conviction, puis il redescendit vers la loge de la concierge. Celle-ci le reçut d'abord d'un ton peu amène puis lorsqu'ils se fut présenté, son expression de visage changea et prit un air contrit.

- Mon pauvre monsieur, dit-elle, j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer.
- Monsieur Farjus est malade ? Demanda Antoine soudain devenu anxieux.
- Bien pis, monsieur. Bien pis !
- Qu'est-ce qu'il y a ? Parlez !
- Il est mort Monsieur. Avant-hier.
- Non. Ce n'est pas possible ! Que lui est-il arrivé ?
- C'est moi qui l'ai trouvé. C'était après le dîner, vers une heure et demie. Il sortait comme chaque après-midi. Moi j'étais dans l'escalier au second. Je l'ai entendu fermer sa porte à clef, descendre les marches puis il a poussé un cri : " Ahh ! ". Et il est tombé dans l'escalier. Il a roulé jusqu'en bas. Je suis descendue. Je croyais qu'il avait glissé, raté une marche. Il ne se relevait pas. Je l'ai appelé, je lui ai dit "ça va Monsieur Farjus ? ". Il ne me répondait pas alors je l'ai secoué. J'avais peur qu'il lui soit arrivé malheur. J'ai appelé la police. Ils sont arrivés avec un médecin qui a dit qu'il n'y avait plus rien à faire.

À l'annonce de cette nouvelle par cette petite femme, Antoine avait l'impression que son monde s'écroulait. Les jours qui suivirent lui furent d'une atroce dureté. Romain, même s'il était plus âgé que lui, semblait encore en pleine forme et rien ne semblait présager une pareille issue. Il apprit de la bouche du médecin qui l'avait examiné post mortem que son ami avait succombé à une crise cardiaque. Ce même médecin lui confia que le cœur de Romain était épuisé et que cela était en partie dû au fait qu'il buvait beaucoup.

La mise en terre fut plus dure encore. Lorsqu'il vit le cercueil s'enfouir dans les profondeurs de la terre, il eut la terrible sensation de se voir descendre avec lui. Romain mourrait et une partie de lui-même s'en allait avec lui. Les jours suivants, Antoine était complètement abattu. Plus rien ne semblait l'intéresser. Le réconfort que Marie lui apportait ne paraissait même pas

produire le moindre effet. La vue même de son fils, qu'il aimait pourtant, ne lui apportait pas de joie.

Chapitre 6

Un rempart dérisoire

Des jours passèrent mais Antoine ne parvenait pas à se défaire de feu son ami. Il décida une après-midi de retourner dans leur café, de faire comme s'il allait venir. Comme à l'ancienne habitude, le serveur lui apporta son verre de vin. Il resta ainsi prostré deux heures durant mais Romain, bien sûr, ne vint pas. Pourtant il lui semblait que même sans lui avoir parlé, sans même l'avoir vu, il se sentait mieux. Il était incontestable en effet que son moral était meilleur en partant qu'en arrivant. Bien qu'il n'en eut pas conscience et qu'il ne se le fut de toute façon pas avoué, les quelques verres de vin qu'il avait pris lui avaient rendu quelque joie de vivre. Il se sentait simplement mieux, sans être capable d'expliquer pourquoi et cela, à présent, lui suffisait. Lorsqu'il rentra, à l'aube du soir, Marie remarqua que quelque chose s'était produit, qu'Antoine se sentait mieux.

Il lui avoua sans détour qu'il s'était rendu à son ancien café. Marie n'en fut pas affectée, trop heureuse de voir son mari de meilleure humeur que les jours précédents. Elle avait remarqué pourtant qu'il avait bu mais de cela elle se garda de lui parler. Une fois ou deux encore, Antoine se rendit à son café, il resta plusieurs heures à boire du vin tout en ressassant son passé. Il éprouva à chaque fois des sentiments contradictoires : il savait qu'il en repartait le coeur plus léger et l'esprit apaisé, pourtant il finissait par s'apercevoir que cette évocation continuelle du passé devenait nauséabonde. Le soir de la troisième fois il décida de ne plus revenir. Au fil des jours, le même rythme que celui qui avait cours avant que Romain ne surgisse dans leur vie reprenait ses droits et s'imposait de nouveau. Jean-Baptiste et Marie partaient à l'école pour la journée ; Antoine restait à la maison, s'octroyant de temps à autre quelque promenade, allant faire çà et là quelques courses. Mais bientôt, l'inévitable se produisit. Le corps d'Antoine s'était à présent complètement accoutumé à une consommation régulière et quelque peu excessive d'alcool. Machinalement donc, et presque comme si une force supérieure à sa volonté lui avait commandé de le faire, il s'en alla acheter du vin, le rapporta chez lui et commença de le boire seul. Assez rapidement, le liquide rouge fit son effet, Antoine se sentit mieux, apaisé et détendu. Enfin il pouvait ne plus penser à rien, ses rancoeurs, son dégoût s'étaient évanouis, presque magiquement.

Personne ne peut comprendre, se disait-il presque pour se justifier, ce que je ressens, la douleur qui toujours me déchire. Alors, quand elle s'en va ... Quel prix ne paierais-je pas ? Antoine avait, malheureusement pour lui, raison. Son angoisse, sa haine de l'injustice qui lui fut autrefois faite, son dégoût pour la guerre, toutes ces mauvaises pensées s'évanouissaient avec le vin, comme si elles furent solubles dans l'alcool. Peu à peu, Antoine prenait la pleine mesure de ses maux. Il pouvait presque les sentir en lui, tel un serpent tapi dans le fond de ses entrailles, le laissant parfois tranquille, remuant d'autres fois en tous sens dans son corps. Plusieurs années, il avait lutté comme il pouvait contre ce fléau qui le dévorait de l'intérieur, sans jamais parvenir à s'en débarrasser.

Romain lui apportait, sinon un remède, du moins un réconfort, une aide qui lui permettait de vivre avec ses ressentiments. Il était là pour le comprendre, l'écouter, l'aimer aussi. Mais voilà que, comme le pensait Antoine, la vie s'acharnait sur lui, décidée à lui ôter ses plaisirs les uns après les autres.

À présent pourtant, il commençait de deviner que le vin pourrait être une arme efficace qui lui donnerait enfin sa revanche. Il avait déjà remarqué combien il se sentait mieux lorsqu'il avait bu, raisonnablement, pensait-il. Ses angoisses et son ressentiment s'estompaient, puis disparaissaient même tout à fait tandis qu'il vidait ses verres. Il pouvait alors se sentir libre et vivant, fort et infailible même. Il croyait alors voir la vie sous son vrai jour. Le mal était endormi, il pouvait enfin admirer les choses gaies de la vie. Il se rendait compte enfin qu'il avait une femme et un fils qui l'aimaient et qu'il aimait aussi. Ces pensées étaient pour lui une joie, un luxe même qui demeurait hors de sa portée lorsqu'il était à jeun.

Antoine but encore quelques verres en attendant le retour de Marie et Jean-Baptiste. Lorsqu'ils rentrèrent vers dix-huit heures, il était toujours attablé dans la cuisine, faisant face à sa bouteille, presque vide. Marie ne fit pas la moindre remarque, ses yeux mêmes ne contenaient pas de reproches. On n'imagine pas à quel point elle était dévouée et aimante envers son mari. Il était pour elle un être de grande valeur qui avait été frappé par le malheur. Elle comprenait ses souffrances, et voulait les partager avec lui pour qu'elles fussent moins dures à supporter. Elle ne le jugeait pas mais essayait de le soutenir en toute occasion. De ce fait, Antoine ne se sentait aucunement coupable de son attitude et était même plutôt fier de trouver enfin un remède à son mal-être. L'efficacité de son breuvage lui semblait absolument probante. Il trouva donc tout naturel de continuer à boire puisque cela ne lui faisait que du bien.

Les jours puis les mois qui suivirent virent donc le même rituel s'installer toutes les après-midi. Antoine achetait une, puis très vite deux, bouteilles de vin qu'il consommait ensuite seul, chez lui. Il se rendait quotidiennement chez le même épicier, ne songeant pas même à faire des réserves. Là, il achetait sa ration quotidienne puis rentrait chez lui sans hâte. Tranquillement, il ouvrait la première bouteille, puis commençait de se servir. Le premier verre avait toujours un goût différent des autres car son palais ne s'était encore pas imprégné de la boisson alcoolisée. Dès le troisième verre, son goût était altéré mais il continuait cependant de boire. Antoine avait depuis quelque temps déjà pris conscience que seule l'ivresse le soulageait. Il lui fallait continuer de boire jusqu'à l'atteindre. Lentement et méticuleusement il s'y employait en vidant son verre puis en le remplissant. Lorsqu'enfin il sentait ses jambes mollir, il se savait proche du but. Un verre ou deux encore et son esprit s'embrumait. Ses pensées se faisaient moins claires, sa vue même semblait moins nette. Ces signes tangibles annonçaient avec la plus absolue certitude la sensation de bien-être qui allait s'ensuivre. À chaque fois, Antoine goûtait son ivresse avec un rare plaisir. Ses membres se dérobaient à lui, ses sens s'abusaient, son esprit s'engourdisait. Ses tourments n'existaient plus, son malheur était anesthésié, enfin une certaine forme de bonheur pouvait s'exhaler de son corps. Lorsqu'il avait atteint ce stade, il cherchait à s'y maintenir autant que possible. Ainsi, il continuait de boire mais à un rythme beaucoup plus lent. Il ne s'agissait plus d'allumer le feu mais seulement d'entretenir le brasier qui en lui se consumait. De ces longs moments passés avec lui-même, seules des pensées vagues et diffuses pouvaient surgir. Elles étaient édulcorées, teintées d'un optimisme qui lui était inaccessible lorsqu'il était à jeun. Cet état s'apparentait pour lui au bonheur. Il lui fournissait en tout cas l'apaisement auquel il aspirait ; il lui faisait vaincre par l'oubli ses soucis et ses tracas.

Chapitre 7

Jean-Baptiste à la lutte

Jean-Baptiste fêtait à présent ses treize ans. La candeur de son âge ne lui avait jusqu'alors pas permis de se rendre compte de l'alcoolisme à présent avéré de son père. Sa mère s'employait d'ailleurs fort bien à le lui cacher. Au commencement sans doute, Jean-Baptiste avait dû remarquer que les phrases que lui adressait son père étaient parfois hachées et même difficilement compréhensibles mais il n'y avait pas prêté attention. Lentement pourtant, le temps allait faire son ouvrage et confronterait bientôt Jean-Baptiste mais aussi Marie, à la dure réalité qui planait sur eux.

Si les premiers mois, la première année même, de son alcoolisme avaient apporté à Antoine un certain bien-être, il allait à présent lui donner d'autres tracas. Sans en faire le constat objectif, Antoine se rendait bien compte que les effets de la boisson se modifiaient au fil du temps. Si au début il lui avait suffi de quelques verres pour ressentir les effets de son précieux breuvage, il en était à présent tout autrement. Il ne lui fallait maintenant pas moins d'une bouteille pour commencer à se sentir mieux. Il était d'ailleurs obligé d'acheter non plus deux mais trois bouteilles chaque jour qui passait. Lorsqu'il avait commencé à boire, les premiers effets salvateurs de la boisson ne se faisaient pas attendre. Il ne les attendait d'ailleurs pas, ils venaient d'eux même. Au fil du temps Antoine s'aperçut que c'était cela qu'il recherchait, qu'il attendait. Pourtant, son corps s'habituaient peu à peu à ce breuvage. Il s'était mis à résister, à trouver un nouvel équilibre. De ce fait, il ne se laissait plus déstabiliser comme aux premiers temps et parvenait à offrir une résistance qui ne faisait que s'accroître.

Cet état de la nature contre lequel Antoine ne pouvait pas lutter avait fini par l'agacer puis même par altérer son humeur de façon plus profonde. Il avait le sentiment qu'en plus du reste, il fallait à présent se battre contre lui-même pour parvenir à ses fins. Cependant, il ne cédait jamais et gagnait toujours ses luttes. De guerre lasse et parce que la machine humaine a ses limites, son corps tout entier succombait chaque jour à l'alcool. La quantité augmentait mais le vin venait toujours à bout de son ouvrage. Malheureusement, en plus de l'ivresse procurée, le vin induisait des effets plus insidieux et bien moins agréables.

Ainsi, de loin en loin, le comportement d'Antoine changeait sournoisement. Il était devenu beaucoup plus irritable. De plus, il avait à présent la fâcheuse tendance de s'isoler du reste du monde, y compris de sa femme et de son fils. Il se confinait dans un espace où il était le seul à pouvoir demeurer.

Marie, qui longtemps le soutint, avait fini par ne plus être d'accord avec son mari qu'elle aimait pourtant toujours autant. Elle supportait assez mal de le voir boire chaque jour et surtout de ne pas s'arrêter. Lorsqu'elle rentrait le soir avec Jean-Baptiste, elle le trouvait invariablement attablé dans la cuisine, devant son verre et sa bouteille. De plus en plus souvent, elle se permit de lui faire des remarques mais à chaque fois il lui répondait qu'il n'avait pas à se justifier devant elle et qu'elle n'avait pas à le juger.

Antoine pourtant avait aimé et aimait sans doute encore Marie. Cependant

l'état dans lequel il se trouvait presque toujours lorsqu'il était avec elle l'empêchait d'exprimer ses sentiments et sans doute même de les ressentir. Ses plus proches parents devenaient pour lui des contradicteurs et des censeurs qu'il n'était pas prêt à supporter.

Les jours et les semaines continuaient de passer ainsi. Antoine prenait parfois conscience de sa responsabilité dans les tensions que vivait à présent sa famille. Pourtant, chaque début d'après-midi, il se sentait tout à fait capable de stopper ou même de ralentir sa consommation de vin. Mais à l'heure où Marie rentrait, elle ne pouvait entendre cela de sa bouche car l'ivresse l'avait déjà submergé depuis le milieu de l'après-midi sans doute. Au contraire, il n'était plus à cette heure capable que de railleries, de critiques, et même bientôt, d'insultes.

Jean-Baptiste assistait à toutes ces navrantes scènes, surtout pour les yeux d'un enfant. Avec la conscience de ses treize ans, il comprenait tout du drame qui se déroulait chez lui. Il voyait sa mère, interdite de bonheur, qui tentait de ramener son père à la raison. Mais celui-ci ne faisait que la rejeter et restait sourd à l'amour qu'elle lui prodiguait pourtant. De cela il tira conséquence et entreprit d'aider sa mère. Son imagination travaillait à merveille et il pensait que cela suffirait.

Jean-Baptiste tenta d'approcher son père par la douceur, faisant interface entre sa mère et lui afin d'éviter qu'ils ne se querellent. Un soir, il était venu à lui et lui dit simplement, en prenant son verre :

- Papa, s'il te plaît, arrête-toi. Tout en lui souriant tendrement.

Touché, son père lui répondit tout aussi simplement :

- Mais oui, bien sûr, mon fils.

Dans le même temps il put vérifier que Jean-Baptiste comprenait tout de la situation et même qu'il devait en souffrir pour qu'il lui adresse cette supplique. Bien que touché par la détresse de son fils, Antoine n'en demeurait pas moins incapable d'abandonner la boisson. Aussi dès le lendemain, il recommença avec le même besoin viscéral de se saouler. Jean-Baptiste, comme la veille, fit la même demande à son père qui, comme la veille accepta de bonne grâce. La même scène se déroula ainsi plusieurs jours durant jusqu'à ce qu'Antoine en prit ombrage. Il rabroua alors son fils en lui disant qu'il n'avait pas se mêler des affaires des adultes. Celui-ci en fut vexé et attristé. Antoine se rendit compte qu'il avait à la fois peiné son fils et sa femme mais il avait agi presque malgré lui, sans vraiment pouvoir se contrôler.

Plusieurs jours durant, Jean-Baptiste ne tenta rien de nouveau pour convaincre son père de ne plus boire. Loin d'abandonner, il était au contraire résigné à continuer. Même s'il s'efforçait de ne pas le montrer pour ne pas faire de peine à sa mère, l'attitude de son père lui coûtait beaucoup. Il ne pouvait pas comprendre que celui-ci put s'intéresser davantage à une bouteille de vin qu'à sa propre famille. De plus en plus perturbé par tout cela, Jean-Baptiste exprimait à sa façon mais pourtant involontairement sa contrariété. Ses résultats scolaires qui avaient toujours été assez honorables s'étaient mis à baisser de façon conséquente. On n'aurait pas pu dire qu'il faisait exprès. Cependant, les résultats étaient là et ils baissaient dangereusement. Marie s'en était inquiétée et lui avait demandé si quelque chose n'allait pas à l'école, s'il s'y était produit quelque changement important.

À ces questions, Jean-Baptiste ne put que répondre négativement. De bonne foi, il ne savait quelle explication donner à sa mère. Un peu plus tard encore, Jean-Baptiste trouva une nouvelle idée pour montrer à son père combien il se rendait compte à quel point celui-ci buvait et combien cela les désolait, lui et sa mère. Il entreprit donc de simplement compter les bouteilles vides qu'il trouvait le soir et d'en inscrire le cumul sur l'ardoise de la cuisine qui servait de pense-bête pour les courses et autres menues tâches.

Au tout début, Antoine ne comprit pas le manège de son fils. Au bout de quelques jours pourtant, il finit par comprendre ce que signifiait ce mystérieux chiffre que chaque jour son fils modifiait sur l'ardoise.

Lorsqu'Antoine eut saisi le sens caché de ce message, il donna l'interdiction formelle à Jean-Baptiste de continuer ce petit jeu stupide et lui répéta qu'il n'avait pas à se mêler de la façon dont il conduisait sa vie. Dans ses moments d'ivresse Antoine ne souffrait pas la contradiction et était toujours persuadé d'avoir raison. Il n'y avait donc pas de discussion possible. Malgré l'interdiction paternelle, Jean-Baptiste continuait son petit décompte et son père avait beau effacer ce maudit chiffre, il le réinscrivait chaque fois avec insistance. Peu à peu, cette lutte psychologique gagnait en intensité, et les heurts entre le père alcoolique et son fils se faisaient de plus en plus fréquents.

Dans le même temps, les résultats scolaires de Jean-Baptiste continuaient de se détériorer au point que l'instituteur se résolut bientôt à convoquer ses parents. Marie qui était elle aussi institutrice et qui aidait son fils autant qu'elle le pouvait ne comprenait pas comment celui-ci en était arrivé là. Il

avait toujours été un bon élève, jusqu'à une période récente. Ne sachant plus que faire, elle décida de consulter son mari qui après tout demeurait le père de Jean-Baptiste. Elle lui fit donc consulter ses carnets de notes, si bien qu'il put effectivement se rendre compte que son fils était devenu un mauvais élève à l'école. Attristé mais aussi courroucé par le sort de son petit garçon, Antoine décida d'en discuter avec lui. Il était clair à ses yeux que ses mauvaises notes étaient dues à une baisse, voire une absence de travail. Aussi l'on peut dire que son humeur était plus teintée d'agacement que de compassion lorsqu'il se rendit dans la chambre de Jean-Baptiste. Après lui avoir posé quelques questions, il s'emporta finalement assez vite, concluant que son fils ne travaillait plus en classe et qu'il devait impérativement se ressaisir. Avec fermeté, il assortit même ses injonctions de menaces qui ne manquèrent pas d'impressionner Jean-Baptiste. Celui-ci se défendit pourtant de ne plus rien faire à l'école, arguant au contraire qu'il travaillait toujours autant, ce qui était vrai, mais son père ne voulut point l'entendre. Tout ce que Jean-Baptiste avait pu trouver à dire ne trouva aucun écho auprès de son père. En dernier ressort, il pleura mais même cette manifestation de tristesse ne sut attendrir Antoine.

Le malheur de Jean-Baptiste ne faisait que croître. Ses différents efforts pour ramener son père à la raison n'avaient servi à rien ; celui-ci avait semble-t-il décidé de ne plus le comprendre, il avait changé et n'était plus du tout le même. L'image qu'il avait de lui était à présent celle de cet homme qu'il voyait attablé dans la cuisine lorsqu'il rentrait de l'école et qui restait face à son verre, les joues rosies et les yeux luisants. C'était celle de cet homme qui le regardait d'un oeil vague et vitreux, duquel nul sentiment ne transparaisait. C'était celle de cet homme qui parlait durement à sa mère, surtout lorsque celle-ci tentait de le raisonner ou même le suppliait d'arrêter. C'était enfin celle de cet homme auquel il n'osait pas faire référence lorsqu'à l'école on le questionnait sur son père.

Jean-Baptiste ne comprenait pas ce qui pouvait se passer dans l'esprit de son père. Il lui semblait impossible qu'il ait autant changé. Il était encore trop jeune pour comprendre que la chute de ses résultats scolaires n'étaient qu'une défense instinctive et inconsciente de son petit être. Consciemment, il avait abandonné la lutte qu'il savait ne pouvoir remporter. Pourtant, à son insu propre, il n'avait pas renoncé et continuait la bataille. Elle se déroulait en lui et personne, sauf peut-être son père, n'était en mesure de l'arrêter.

Antoine, qui seul tenait les leviers nécessaires, n'agissait pourtant qu'à l'inverse de ce qu'il fallait faire. Tandis que Marie, ne sachant lutter contre la

cause, tentait d'agir sur les effets en redoublant d'attention et d'aide sur les devoirs de son fils, lui ne faisait que le culpabiliser, l'admonester et le sanctionner. Les punitions pleuvaient, les yeux de Jean-Baptiste se mouillaient tandis qu'il continuait de s'enfoncer dans cette spirale qui tout entier l'absorbait.

Les jours passaient et se ressemblaient misérablement. Jean-Baptiste et Marie redoutaient à présent leur retour vespéral. Ils savaient assurément qu'ils auraient à supporter la vue d'Antoine occupé à se saouler. Bien pis pourtant, était la certitude ancrée dans leur coeur qu'ils auraient à subir ses griefs infondés, sa mauvaise humeur et son acrimonie. Pourtant, chaque soir ils rentraient, ne sachant comment faire autrement. Invariablement, leurs craintes se trouvaient justifiées et ils devaient passer ce qu'ils pensaient être les plus mauvaises heures de leur vie.

Ce climat délétère s'était définitivement installé dans cette maison qui n'avait plus rien de familiale. Quelques mois avaient suffi pour dissiper tout l'amour que Marie portait à l'endroit d'Antoine. Ils suffirent aussi pour que Jean-Baptiste se détourne de son père au point de ne lui presque plus parler. Le malheur, ou l'un de ses cousins proches, régnait au sein de cette famille. Plus rien n'était comme avant et ce qui fonda un temps leur bonheur s'en allait à vau-l'eau. Marie était dans un état dépressif permanent tandis que son fils avait complètement raté son année scolaire. Qu'imaginer de pire que tous ces coups du sort qui s'abattaient sur eux ? Pourtant, la curée n'était pour la famille Toisan pas terminée.

L'année scolaire avait fini, les grandes vacances même avaient passé. Jean-Baptiste avait quatorze ans et se retrouvait seul. L'unique amour, l'unique soutien, l'unique tendresse de sa vie se trouvait à présent à l'hôpital de la ville. Sa mère avait en effet contracté une affection sérieuse durant l'été au point qu'il fut nécessaire de l'hospitaliser. Son émotion, sa tristesse étaient à n'en pas douter immense. Ainsi, les relations plus que conflictuelles qu'il entretenait avec son père ne suffisaient pas. Il fallait à présent qu'on lui ôtât sa mère. Malgré cela, Antoine ne s'occupa pas plus de son fils qu'il ne le faisait auparavant. Pourtant Jean-Baptiste lui était tout de même reconnaissant de l'emmener tous les jours voir sa mère. Elle était pour lui le dernier fil qui le rattachait à une vie tranquille et douce. Malheureusement, la santé de Marie, loin de s'améliorer, devint plus fragile encore, malgré l'hospitalisation. Les médecins avaient expliqué à Antoine de façon un peu détournée qu'ils ne savaient pas de quoi son épouse souffrait et qu'il était dans ces conditions impossible qu'on lui administrât un traitement qui put se

révéler efficace.

Ce nouvel événement dramatique ne suffit pourtant pas à briser le cercle infernal dans lequel Antoine s'était enfermé. Loin de lui donner du recul, de le mettre enfin face à ses responsabilités paternelles, ce dernier coup du sort le conforta un peu plus dans son opinion chaque jour ressassée. La vie s'acharnait sur lui, le bonheur lui était définitivement interdit. Alors, pour continuer à lutter contre ce même mal, il s'appliquait le même remède. Enfermé dans ses certitudes, il n'était plus capable que de raisonner égoïstement. Le malheur de sa femme et de son fils était simplement et dramatiquement hors de sa conscience. Ainsi, Jean-Baptiste rentrait à présent seul de l'école, où il ne faisait plus rien ou presque, et constatait tous les jours que son père se saoulait comme un ivrogne. Il ne pensait qu'à sa mère qui se mourrait dans cet hôpital bleu, tandis que son père ne s'en émouvait même pas.

L'enfer de cette situation allait enfin se terminer, d'une façon aussi banale qu'atroce. Un soir de décembre, alors qu'Antoine et Jean-Baptiste se rendaient au chevet de Marie, ils ne la virent plus dans sa chambre. Une infirmière vint à leur rencontre et, prenant un air compatissant, leur annonça le décès de la malade. Antoine était abasourdi, comme s'il ne s'attendait pas à cette nouvelle, en dépit de tous les mauvais présages des derniers mois. Jean-Baptiste ne chercha pas à raisonner et pleura simplement toutes les larmes de son corps. L'infirmière prit sa tête et la porta contre elle pour le reconforter, si peu que ce fût.

Épilogue.

Marie était enterrée depuis plusieurs mois ; Jean-Baptiste se remettait comme il pouvait de son chagrin ; Antoine le noyait à gros flots dans le vin. Une sorte de vie triste et désespérante subsistait toujours dans la maison des Toisan mais à vrai dire, rien qui ne valut d'être vécu. Antoine s'occupait vaguement de quelques tâches ménagères, principalement des courses. Il avait obtenu qu'une aide ménagère vint s'occuper du logis et de la blanchisserie. Pour le reste et particulièrement de son fils, Antoine ne se préoccupait de rien. Les mauvais résultats scolaires, désormais chroniques, de Jean-Baptiste ne le souciaient plus du tout. Il pourvoyait même à peine aux repas de son propre fils, le laissant la plupart du temps manger seul ce qu'il avait pu trouver dans le réfrigérateur. On se doute à quel point la vie de cet enfant était fort peu enviable. La mort d'une mère devait déjà constituer une blessure terrible pour une si jeune âme. Mais la certitude de ne même

pas avoir de père à ses côtés pour supporter l'épreuve rendait à coup sûr cette douleur plus terrible encore. Ce fut dans ces conditions détestables que Jean-Baptiste grandit. Il n'avait dès son plus jeune âge plus rien à espérer de sa vie. Tout ce qu'il faisait, et au premier chef à l'école, lui semblait inutile, dérisoire face à son malheur.

Jean-Baptiste quitte le cimetière et marche à présent dans les rues désertes de la ville. Il réfléchit vaguement au moyen d'accomplir son noir destin. Ses yeux semblent ne rien regarder, pas même le chemin qu'empruntent ses pas. Une vague impression lui fait penser que le plus simple pour lui serait la noyade. Il ne sait pas nager, qui le lui aurait appris d'ailleurs ? De plus la Marne est là toute proche. Tranquillement, mais un peu irrésolu, il se dirige vers elle, comme si elle allait le sauver. Un lieu commun veut qu'une personne qui va mourir revoie sa vie défiler sous ses yeux avant l'instant fatal. Pourtant le passé qui venait de se faire jour quelques instants auparavant dans son esprit, alors qu'il regardait la tombe de sa mère, était très parcellaire. Jean-Baptiste ne s'était remémoré que sa douloureuse enfance, oubliant de se souvenir de sa vie d'adulte. Peut-être son inconscient avait-il jugé que rien ne valait la peine de resurgir de l'ombre. Ni la mort de son père, survenue quinze ans plus tôt, ni des quelques années de répit que la vie lui offrit lorsqu'il occupait une place de menuisier, ni de l'amour perdu d'une femme qu'il rencontra mais ne sut garder. Ni surtout de son licenciement à l'issue duquel il ne retrouva jamais de travail. Ni enfin de sa lente descente dans le monde perdu de l'alcoolisme, suivant malgré lui le chemin de son père. Seule à ses yeux restait Marie, cette femme qui fut toujours d'une douceur et d'une attention extrême envers lui. Elle demeurait son modèle, son idéal, celui qu'il n'avait pas atteint.

Jean-Baptiste se dirigeait vers un pont, bien connu de lui, qui se trouvait à l'écart de la ville. Il ne lui restait guère qu'un ou deux kilomètres à parcourir dans ces rues qu'il ne traverserait plus jamais. L'image de sa mère était toujours présente à son cœur, toutes ses pensées le conduisaient vers elle. Il lui sembla même qu'elle s'adressait à lui avec la même douceur que celle d'autrefois. Elle paraissait lui demander quelque chose. Jean-Baptiste s'avavançait toujours et arriva bientôt au point qu'il s'était fixé. Il regarda l'eau, sans doute très froide, qui s'écoulait doucement. L'idée de tomber dans cette eau glacée tempéra ses ardeurs mais il cherchait en lui le courage de passer à l'acte. Il lui suffisait d'enjamber le pont et de se laisser choir. Rien de très difficile, en somme. Ses yeux divaguèrent encore sur les flots quand de nouveau, il vit sa mère qui tentait de lui parler. Il voyait à présent l'air de supplication qu'elle prenait et comprit ce qu'elle demandait. Elle l'enjoignait

de ne point sauter, de ne point mourir.

Jean-Baptiste ne sut que faire. Il n'aimait plus sa vie mais il prit conscience qu'il était bien difficile de la quitter. Il ne se sentait pas non plus le droit de faire de la peine à Marie qui avait toujours fait son bien et qui l'avait tant aimé. Soulagé mais pris d'un sentiment de lâcheté, il se dit simplement "Pas aujourd'hui". Il retourna dans ces mêmes rues qu'il croyait avoir arpentées pour la dernière fois et se demanda comme chaque jour ce qu'il allait faire. Boire, sans doute, manger peut-être.